

POURQUOI LIRE SIMENON ?

Jean-Louis DUMORTIER
Université de Liège
2003

Pourquoi lire Simenon ? Parce qu'on fête cette année le centenaire de sa naissance ? Parce qu'il est le plus célèbre des écrivains belges (ou nés en Belgique) ? Parce qu'il serait, selon le *Quid*, l'auteur de langue française le plus vendu dans le monde ? Parce qu'une partie de son œuvre romanesque vient de bénéficier de la consécration suprême : l'entrée dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade » ?

La deuxième raison est, selon moi, à peine meilleure que la première, qui ne pèse pas bien lourd, et la troisième ne vaut guère davantage que la deuxième. Au demeurant, j'admets sans difficulté que, séparément ou ensemble, toutes ces raisons puissent paraître péremptoires à l'estime de telle ou telle personne. La dernière a plus de poids à mes yeux, car la « Bibliothèque de la Pléiade » est la bibliothèque littéraire idéale de l'homme cultivé. Mais elle compte désormais tellement d'œuvres complètes – où parfois se succèdent ce que les écrivains majeurs ont écrit de meilleur et certains de leurs textes dont la réédition se justifie surtout par l'objectif d'être complet – que rarissimes doivent être les personnes qui en ont lu tous les volumes.

Pourquoi lire Simenon alors ? Je répondrai à cette question comme j'y répondrais pour bien d'autres romanciers (car Simenon m'intéresse beaucoup plus en tant que romancier qu'en tant que reporter ou que mémorialiste). Il n'y a pas de meilleure raison de le lire que celle-ci : ce qu'il a écrit peut, aujourd'hui encore, nous aider à mieux connaître le monde – et plus particulièrement le monde social – dans lequel nous vivons. A mieux nous connaître nous-même. A mieux connaître les gens de notre entourage proche ou plus lointain. A mieux connaître – intellectuellement et affectivement – les hommes. Donc à mieux vivre.

Dire ça, c'est s'exposer à subir les tirs croisés des défenseurs de la littérature et des défenseurs de la connaissance scientifique. Ces derniers soutiendront que pour connaître la société dans laquelle nous vivons, pour nous connaître nous-mêmes, mieux vaut lire des ouvrages de sociologie, de psychologie, de psychologie sociale, d'ethnologie, d'anthropologie, d'histoire, d'économie, de philosophie, de psychanalyse – bref de sciences humaines – que des fictions littéraires. Les premiers affirmeront que la lecture de ces fictions doit être – ou du moins tendre à être – « désintéressée ». Qu'est-ce qu'une lecture désintéressée ? C'est une lecture sans objectif utilitaire, pure de toute espèce de quête : quête de divertissement (on lit *pour* s'évader), quête d'enseignement (on lit *pour* apprendre), quête de salut (on lit *pour* trouver une raison de vivre ou un art de vivre).

Que répondre aux uns et aux autres – si tant est qu'il faille répondre aux intransigeants qui veulent imposer à tous leurs objets ou leurs modes de lecture ? On pourrait dire à ceux-là que la découverte de tel ou tel aspect du monde par le truchement d'une histoire imaginaire et de personnages exemplaires suscitant des réactions affectives n'exclut pas l'enrichissement des connaissances par la consultation d'études objectives, présentant des garanties de scientificité. On pourrait répliquer aux autres que la triple quête de divertissement, d'enseignement et de salut n'exclut pas davantage l'attention à l'art d'inventer des histoires, à l'art de les raconter ni à l'art d'écrire le récit.

Je n'insiste pas davantage et m'en tiens à ceci : lire Simenon parce que l'univers romanesque de Simenon nous concerne. Parce que les histoires qu'il raconte éclairent notre histoire, sont susceptibles de guider notre action.

Mais rien ne m'autorise à parler en votre nom, aussi je m'empresse de reformuler mon idée : *je* lis Simenon parce que *je me* sens concerné par son univers romanesque, parce qu'il *m'aide* à mieux me comprendre et à mieux comprendre les autres. Vous jugerez, d'après ce que j'en dirai, si l'œuvre vous concerne également, si elle peut vous aider, vous aussi, à mieux vivre.

Mon propos comprendra deux parties.

Dans la première, je montrerai que l'univers romanesque de l'écrivain correspond à un état de société révolu, contemporain de la période d'écriture (1930-1970, pour citer des décennies) – un état de société antérieur au grand séisme culturel qui marque le derniers tiers du siècle dernier. C'est évidemment une entrée en matière paradoxale étant donné mon but : répondre à cette question qui, vraisemblablement, trotte dans bon nombre de vos têtes : « Georges Simenon, qu'est-ce qu'on en a à... – disons faire ? » Si j'espère vous persuader que Simenon vous concerne, pourquoi commencer par vous dire qu'il évoque un état de société radicalement différent de celui que vous connaissez ? Parce que l'occasion est belle de montrer que des romans réalistes qui ont pour référent un état social « daté », révolu, des romans dont les personnages ont une mentalité obsolète, ou tout au moins fort différente de la mentalité du lecteur, peuvent néanmoins toucher ce dernier en mettant en évidence des souffrances, des causes et des conséquences de ces souffrances qui, elles, perdurent en dépit de tous les changements.

Si le thème de ma première partie peut surprendre, celui de la seconde n'aura rien d'étonnant. J'y développerai l'idée suivante : bien qu'il situe ses histoires dans des cadres spatio-temporels caractérisés par une mentalité et des normes de comportement qui actuellement n'ont plus cours, Simenon éclaire des problèmes humains qui sont toujours d'une actualité brûlante. Je mettrai l'accent sur deux de ces problèmes, le second découlant du premier. Et quel est-il, ce premier problème ? C'est la douleur causée par le refus d'autrui de nous accorder l'attention ou de nous reconnaître la valeur dont nous avons besoin pour être heureux. Cette douleur-là entraîne le manque d'estime de soi, le manque de confiance en soi. Lorsque nos parents, nos professeurs, nos amis et les personnes que nous aimons d'amour ne répondent pas à nos demandes de reconnaissance, lorsqu'ils ne nous disent pas, pas autant qu'il le faudrait ou pas comme il le faudrait : « Tu comptes pour moi, tu as de la valeur à mes yeux », nous doutons d'exister, nous doutons de valoir quelque chose. Et nous voilà prêts à faire n'importe quoi, à nous lancer dans n'importe quelle aventure, à commettre le pire parfois pour attirer l'attention sur nous, pour faire voir de quoi nous sommes capables, pour qu'on nous respecte, pour qu'on nous aime. Simenon n'a cessé d'écrire sur ce besoin vital de respect et d'amour.

Un état social qui n'existe plus

Simenon a écrit des romans dont l'action se déroule dans divers pays (du Panama à l'Afrique équatoriale française en passant par l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, la Belgique, l'URSS, etc.) et à diverses époques. Mais la majorité d'entre eux ont pour cadre géographique la France ou les Etats-Unis, et tous ont pour cadre chronologique la quarantaine d'années qui s'écoulent entre 1930 et 1970. Certes, au cours de ce laps de temps, ponctué de manière tragique par la Seconde Guerre mondiale,

beaucoup de choses ont changé. Certes, l'état de la société s'est considérablement modifié après le conflit international. Certes, cet état social n'a jamais été le même dans l'Hexagone et aux USA. Il serait donc possible de faire, dans la production romanesque de Simenon, parcourue selon l'ordre des publications, des distinctions fondées sur la base de la chronologie ou sur celle de la géographie. Mais quel amateur de Simenon lit aujourd'hui ses romans en suivant rigoureusement l'ordre de leur parution et en y cherchant les allusions à une société qui change ?

Je ne crois pas m'avancer plus que de raison en disant que l'impression qui domine, dans l'esprit du lecteur amateur contemporain, c'est celle d'une société qui, justement, n'a guère changé pendant quatre décennies, mais qui est radicalement différente de la société d'aujourd'hui. A plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion d'interroger des jeunes comme vous à propos de leurs réactions à l'univers romanesque simenonien ; de manière générale, ils m'ont dit le trouver désuet – « un peu ringard », pour citer l'expression qu'ils utilisaient le plus communément. Je m'autorise donc ce sentiment pour pointer quelques différences essentielles entre le monde social évoqué par Simenon et le monde social d'aujourd'hui. Les différences que je choisis de mettre ici en évidence concernent surtout la jeunesse. Autrement dit, je m'attache à répondre à la question suivante : qu'est-ce qui fait des adolescents ou des jeunes adultes mis en scène par Simenon des personnages qui peuvent vous paraître « d'un autre âge » ?

Les sociologues contemporains ont attiré l'attention sur l'allongement considérable de ce que l'on nomme l'adolescence. Elle commence plus tôt que naguère. Elle commence, pour ce qui est des loisirs et du mode de consommation, vers 8-10 ans, c'est-à-dire avant même que ne surviennent les transformations physiologiques propres à cette période de la vie. Surtout, elle se termine beaucoup plus tard qu'autrefois. Si les trois critères du passage à l'âge adulte sont l'indépendance financière – assurée par un métier –, l'installation dans un logement différent de celui des parents (un logement non payé par ces derniers, sans quoi on ne peut plus parler d'indépendance financière) et la vie en couple stable, statistiquement ces critères ne sont actuellement pas réunis avant 28 ans. Dans les années 1930-1970, ils l'étaient aux environs de 20 ans. Pour le dire en d'autres termes, les jeunes, chez Simenon, sortaient rapidement du cocon familial, ils avaient hâte d'en sortir. Les jeunes d'aujourd'hui ont tendance à y demeurer le plus longtemps possible.

Pourquoi cette hâte, jadis, et ce peu d'empressement, aujourd'hui ? Les raisons sont nombreuses. Epinglons-en deux. L'éducation familiale était très autoritaire : les adultes imposaient des normes de comportement fort strictes et les jeunes n'avaient pas le droit de les discuter. Cette éducation est devenue beaucoup plus permissive et les normes de comportement beaucoup moins sévères ; les parents sont plus enclins à prendre en considération la personnalité de leurs enfants et à satisfaire leurs exigences de liberté en même temps que leurs demandes financières. Bref, le conflit des générations s'est atténué et la cohabitation est devenue plus facile. Du moins pour les jeunes, qui, de nos jours, bénéficient à la fois d'une grande marge de liberté et de libéralités pécuniaires sans précédent. Par ailleurs, les possibilités de contraception sont aujourd'hui telles que les relations sexuelles hors mariage ne comportent plus les risques qu'elles présentaient autrefois : la vie en couple n'est plus la condition *sine qua non* d'une sexualité autorisée et la procréation n'est plus la conséquence quasi nécessaire de cette sexualité. Pourquoi quitter le domicile familial dans ces conditions-là ? Les jeunes héros de Simenon aspirent, eux, à le fuir et ils appréhendent les relations sexuelles autant qu'ils les désirent. Leurs parents sont, à leurs yeux, les inflexibles

gardiens d'un ordre par lequel ils se sentent brimés. Leur émancipation, qui implique de lourdes responsabilités (il faut gagner sa vie, assumer la naissance des enfants), n'est généralement pas vécue très longtemps comme une expérience de la liberté : ils doivent se plier à l'ordre même auquel ils pensaient pouvoir échapper en devenant indépendants.

Une des choses qui frappent le plus lorsqu'on place en vis-à-vis des portraits-photos d'hier et d'aujourd'hui, c'est qu'hier les jeunes avaient très tôt l'apparence des adultes et qu'aujourd'hui beaucoup d'adultes gardent très tard une apparence jeune. Ce que l'on nomme aujourd'hui le « jeunisme » – c'est-à-dire à la fois une exaltation de la jeunesse et une obsession de la perpétuer, mentalement ou physiquement – était inconnu jusqu'à la fin des années 60. Il s'ensuit que les adolescents de jadis disposaient, bien plus que ceux d'aujourd'hui, de modèles adultes, féminins et masculins, qui leur servaient de référence pour grandir, soit qu'ils les adoptaient, soit qu'ils les rejetaient.

On aurait tort de croire que les jeunes – les jeunes gens surtout – de cette quarantaine d'années qu'évoque Simenon n'adoptaient pas ces « conduites à risque » qui se sont aujourd'hui multipliées et qui vont des incivilités de toutes sortes à l'usage des drogues en passant par les incartades scolaires. De telles conduites existaient, mais elles n'étaient pas tolérées, mais elles étaient réprimées, mais surtout elles étaient moins constantes. Il s'agissait alors de manifestations ponctuelles de la « fureur de vivre » adolescente, de prises de risques parfois extrêmes, mais non de cet enlèvement lent, progressif dans ce qu'on nomme parfois l'anomie de la jeunesse, autrement dit un état d'affaiblissement du lien social caractérisé par l'absence de lois ou de normes. Pour les personnages simenoniens, jeunes ou moins jeunes d'ailleurs, la loi, la norme de comportement n'est pas un objet de doute, mais un repère sûr. Quand ils transgressent l'une ou l'autre, c'est en connaissance de cause. C'est aussi en réaction à cette forme de névrose que provoquent l'excès d'autoritarisme et le sentiment corollaire de ne pouvoir « exister par soi-même », d'être, à tout point de vue, aliéné. Les transgressions actuelles sont, comme celles d'hier, symptomatiques d'une difficulté d'être, mais cette difficulté tient aujourd'hui beaucoup plus à l'excès de liberté qu'à son manque, à l'absence des repères moraux bien plus qu'à leur évidence.

Les conduites à risque, souvent génératrices de violence, étaient jadis l'expression de la difficulté d'être individuelle dans une société dont la hiérarchie et les institutions (l'école, l'armée, la police, la justice, la voirie, etc.) n'étaient pas remises en question. De manière générale, les gens – les jeunes comme les moins jeunes – savaient « se tenir », « rester à leur place », comme on disait alors. Le groupe social qui avait le plus vif souci de ce respect des places et des normes de comportement correspondantes était la petite-bourgeoisie (celle des artisans, des modestes commerçants, des employés et des cadres de niveaux inférieurs dans les entreprises privées ou dans la fonction publique). Située entre un prolétariat ouvrier, jugé menaçant (*cf.* la « lutte des classes », la « dictature du prolétariat », etc.), un prolétariat dont le mode de vie n'avait rien d'enviable, – et une grande bourgeoisie (celle des gens fortunés dont les capitaux servaient à l'entreprise commerciale, industrielle, bancaire, etc.) représentant un idéal dont elle pouvait se rapprocher en gagnant plus d'argent, la petite-bourgeoisie des années 30-40, la « classe moyenne » en expansion des années d'après-guerre, qui bénéficie d'un surcroît de confort grâce à la commercialisation massive de produits auparavant réservés aux gens très fortunés (de l'automobile au frigidaire, en passant par la télévision), est fort attachée à l'échelle sociale. Le petit-bourgeois, le représentant de la classe moyenne, accepte la distribution des places par le hasard de la naissance, parce

qu'il est convaincu que ses efforts pour s'élever d'un échelon ou deux seront couronnés de succès, parce qu'il croit à la récompense du mérite personnel. Cette modeste volonté de promotion individuelle dans une société dont la hiérarchie est d'autant moins contestée que les pouvoirs publics prennent de plus en plus en charge le sort des démunis (*cf.* le Welfare State), on la trouve chez plusieurs jeunes héros simenoniens. Ceux qui dérapent, qui dévient, qui se marginalisent, qui commettent quelque méfait, n'agissent jamais au nom de ceci ou de cela, mais toujours en leur nom propre. Ils ne sont pas les défenseurs d'une cause collective ni les accusateurs d'un système qu'ils dénoncent en tant que membres d'une collectivité. Ils ne se font pas les champions des opprimés, ils ne disent pas « nous les pauvres », « nous les petits » et encore moins « nous les jeunes ». La fugue, le vol, le crime, le suicide ne témoignent de rien d'autre que d'une souffrance perçue comme individuelle. Est-ce que cela a changé ? Dans les années 70, incontestablement : elles ont été, ces années-là, une grande époque de contestation collective. Puis deux phénomènes concomitants se sont produits avec la disparition progressive des espoirs mis dans les Etats communistes : d'une part un repli égocentrique et hédoniste sur la sphère privée, d'autre part – du fait de ceux qui ne parviennent pas à s'y replier assez confortablement à leur gré – une tendance à la « victimisation » collective, une tendance à dire non pas : « Je suis une victime du système social », mais « Nous – nous, les membres de tel groupe d'exclus, qu'il faut envisager et sauver collectivement et non traiter en responsabilisant chaque individu – sommes les victimes de ce système inique et nous avons, au titre de victimes, le droit d'utiliser notre énergie à contester l'état social (fût-ce en nous détruisant nous-mêmes) ou à enrayer son fonctionnement (fût-ce en faisant violence à autrui) plutôt qu'à tenter de nous en accommoder individuellement ».

En matière de relations sentimentales, les jeunes dont Simenon fait ses héros sont-ils fondamentalement différents des jeunes d'aujourd'hui ? Oui et non. Ce qui, d'après les sociologues, caractérise la jeunesse actuelle dans ce domaine-là, c'est un étonnant mélange d'idéalisme amoureux (un côté « fleur bleue ») et d'absence de délicatesse ou de pudeur dans la demande sexuelle. L'exemple des films pornographiques, l'audace ou la violence des scènes érotiques dans ceux qui ne le sont pas ont banalisé des comportements qui auraient naguère scandalisé et que les jeunes filles peuvent toujours trouver humiliants, car ils manifestent un machisme ordinaire que les luttes féministes ne sont pas encore parvenues à éradiquer. Par ailleurs, non seulement garçons et filles se côtoient beaucoup plus tôt et beaucoup plus librement qu'autrefois (*cf.* la mixité dans les établissements scolaires) et leur apparence, leurs manières de se comporter tendent aujourd'hui soit à l'indifférenciation soit à une différenciation outrancière qui exhibe l'appartenance sexuelle et incite au heurt plutôt qu'à l'approche. De même que les repères générationnels ont perdu beaucoup de leur visibilité, les repères sexuels sont devenus plus flous... ou ont acquis une évidence provocante, l'arbre des différences physiologiques masquant alors la forêt de toutes les autres différences. Dans les années 1930-1970 (les choses changent beaucoup au cours de cette dernière décennie, étant donné la vente libre des moyens contraceptifs), les relations sentimentales sont caractérisées par une plus grande réserve, une plus grande gravité aussi liée aux risques de procréation. Les couples qui se forment sont plus stables (ce qui ne veut pas dire plus heureux) et l'hétérosexualité dans le cadre du mariage est considérée comme une norme entraînant la stigmatisation de tous les choix qui s'en écartent : de l'amour libre à l'homosexualité, en passant par l'adultère.

Je terminerai cette très sommaire analyse comparative de l'état social concernant la jeunesse avant et après la grande fracture de la fin des années 60 en disant un mot de l'école. A l'époque qu'évoque Simenon, la scolarité obligatoire jusqu'à 18 ans (en Belgique, 16 ans presque partout ailleurs) n'existe pas et la poursuite des études, passé le certificat d'école primaire, est un privilège social, rendu à peine moins scandaleux par les possibilités offertes aux enfants « doués » d'origine modeste de bénéficier de bourses leur permettant de poursuivre leur scolarité. Les professeurs sont respectés non pas parce qu'ils sont de bons enseignants (compétents, justes, chaleureux, etc.) mais parce qu'ils sont les professeurs. Les établissements scolaires s'apparentent aux casernes : ce sont des lieux de socialisation où l'on apprend à obéir et où l'on acquiert des savoirs dont l'utilité ou l'intérêt ne peuvent être remis en question. Cours magistraux, absence de discussion, réduction radicale du jeune scolarisé à son rôle d'élève, déconnexion complète entre la culture scolaire et la culture extra-scolaire : voilà quatre traits importants de cette école qu'a fréquentée Simenon, jusqu'à l'âge de quinze ans et qu'il a quittée notamment parce que son manque d'équité lui était insupportable. Je me crois dispensé de compléter le parallèle avec l'époque actuelle : vous ferez ça mieux que moi.

Un monde de rejetés

Dans l'œuvre romanesque de Simenon abondent les personnages qui souffrent d'être rejetés.¹ Qu'est-ce que le rejet ? C'est une forme du refus de reconnaissance. Et qu'est-ce que la reconnaissance ? Un besoin fondamental de l'homme, en tant qu'être social. Tous, nous avons besoin, pour vivre en société, d'être reconnus par autrui. Tous nous avons besoin qu'autrui nous manifeste de l'attention et de l'estime. Nous peinons à nous identifier, nous ne pouvons nous estimer nous-mêmes si nous manquons de témoignages de l'attention des autres.

Sur le thème du refus de reconnaissance, Simenon, entre le début des années 30 et le début des années 70, a écrit des dizaines de variations romanesques. La plupart des anti-héros simenoniens souffrent d'avoir été ignorés ou rejetés par ceux dont ils désiraient des témoignages d'estime. Le romancier, compulsivement, crée des personnages qui aspirent à la reconnaissance de quelqu'un et qui ne l'obtiennent pas. Des personnages victimes d'un déni – c'est-à-dire d'un refus de considération – : ceux ou celles dont ils veulent attirer le regard sur eux agissent comme s'ils étaient invisibles. Des personnages, plus souvent encore, victimes d'un rejet – c'est-à-dire d'un refus de confirmation : ceux ou celles dont ils attendent un jugement de valeur qui les rendrait heureux n'énoncent pas ce jugement, ou alors en formulent un qui déçoit leurs attentes. Je précise que, victimes d'un déni ou d'un rejet, les personnages de Simenon ne sont généralement pas privés de *toute* forme de reconnaissance, parfois même on leur témoigne une fort enviable estime. Mais c'est une estime qui ne les guérit jamais de la blessure infligée par l'auteur du déni ou du rejet.

Dès les tout premiers romans policiers, l'une ou l'autre forme de défaillance dans la reconnaissance constitue le mobile du crime que Maigret doit élucider. Ainsi en va-t-il notamment dans *La Tête d'un homme* (1931) : Radek, le meurtrier, étudiant raté obsédé par le désir de faire reconnaître son intelligence, tue faute d'obtenir l'estime à laquelle il pense avoir droit et pour mettre la société au défi de prouver sa culpabilité.

¹ Je condense et reformule dans ce qui suit la première partie de mon essai *Georges Simenon. Un romancier pour aujourd'hui ?*, Bruxelles, Labor, 2003.

Dans *Un crime en Hollande* (1931), Any Van Elst, jeune avocate au physique ingrat, secrètement amoureuse de son beau-frère, tue ce dernier parce qu'il lui préfère la jolie Beetje Liewens. Qu'est-ce que la jalousie ? L'insupportable blessure qu'inflige à l'amour-propre ce rejet ou ce déni provoqué par l'existence d'un(e) autre qui vous relègue à un rang inférieur – ou fait que vous n'êtes plus rien – aux yeux de celui ou celle pour qui vous voulez compter le plus – pour qui vous voulez être tout.

Le défaut de reconnaissance, comme raison patente de la déviance criminelle, réapparaît fréquemment dans les *Maigret* de l'après-guerre. On la retrouve dans *Maigret et l'homme du banc* (1953), histoire d'un modeste magasinier dédaigné par sa femme ; une double vie lui permet de restaurer l'image de soi et de s'émanciper timidement, mais cette existence parallèle lui sera fatale.

Dans *Maigret tend un piège* (1955), un criminel en série, honteux d'être fils de boucher, honteux de se laisser étouffer par une mère et une épouse castratrices, tue à la fois pour s'affirmer et pour se venger des femmes.

Ferdinand Fumal, la victime dans *Un échec de Maigret* (1956), se plaît à dominer et à humilier autrui ; s'il a sorti de prison Victor Ricou, devenu son valet de chambre, c'est pour mieux l'asservir à ses caprices ; si Ricou l'assassine, c'est pour retrouver sa liberté et sa dignité.

Maigret et les braves gens (1961) raconte une enquête difficile dans un milieu bourgeois où l'harmonie semble régner : il s'avérera que le meurtrier est le frère cadet de l'épouse de la victime, un homme qui a souffert durant toute sa jeunesse d'un manque de reconnaissance et qui a vécu le mariage de sa sœur, naguère la seule à le prendre en considération, comme un insupportable rejet.

Certes, on peut constater que les criminels de la série policière agissent par appât du gain, par vengeance ou sous la menace de voir révéler un secret honteux, plus souvent que par manque de reconnaissance. Mais ces mobiles ne sont parfois que les noms courants de raisons innommées. Si l'on creuse un peu, il apparaît que le gain convoité peut n'être pas une fin, mais un moyen : moyen de paraître à son avantage ou de ne pas perdre la face, moyen d'émerger ou de ne pas déchoir. De quoi s'agit-il de se venger ? D'un tort subi, bien sûr, mais qui est quelquefois plus grave en tant qu'atteinte à la « dignité » qu'en tant qu'agression matérielle. Quel est ce secret que l'on protège au prix de la vie d'autrui ou de sa propre vie ? Fréquemment une vérité compromettante pour l'image de soi qu'on veut donner à autrui et qu'on attend qu'autrui vous renvoie.

C'est toutefois dans les « romans durs », les « romans de la destinée », que le thème de la reconnaissance – du défaut de reconnaissance, en fait – est traité le plus remarquablement.

Jean Cholet, le protagoniste de *L'Ane rouge* (1932), est une de ces figures d'humiliés choisissant la « déviance » pour obtenir la confirmation de leur valeur que leur refuse leur entourage. Enfreindre les règles du groupe au sein duquel on estime n'être pas reconnu comme on le voudrait est une manière courante d'attirer l'attention sur soi. Cholet est un cas exemplaire d'autant plus intéressant que le substrat biographique de l'histoire est patent : la situation dans laquelle Simenon place son personnage est très proche de celle où il s'est trouvé lui-même, alors qu'il faisait, à Liège, ses débuts dans le journalisme.

Emile Bachelin, le pâle héros des *Suicidés* (1934), est un autre de ces hommes immatures, souffrant d'être considérés comme moins que rien, qui transgressera à sa manière la loi commune en entraînant la jeune fille qu'il aime dans une fugue minable dont, pour l'un comme pour l'autre, l'issue sera la mort.

Joris Terlinck, le tout-puissant notable, héros du *Bourgmestre de Furnes* (1939), s'apparente à la fois au type du tyran, à qui un entourage soumis prodigue les marques de reconnaissance, et au type de l'orgueilleux, qui dédaigne la confirmation de sa valeur par autrui pour détenir le privilège de l'évaluation. S'il court à sa perte en « dérogeant », c'est que lui fait défaut l'estime d'un personnage tout à fait secondaire si l'on en juge par le nombre de lignes qui lui sont consacrées, mais capital si l'on interprète le roman compte tenu de la biographie de son auteur : sa mère.

Pourquoi Hector Loursat, l'avocat alcoolique des *Inconnus dans la maison* (1940), renonce-t-il à la bouteille et à la réclusion pour défendre le jeune Manu, accusé d'un meurtre dont il est innocent ? Parce qu'il retrouve en lui l'adolescent d'origine modeste, en mal de reconnaissance, que lui-même a été jadis.

Le Cercle des Mahé (1946) et *Lettre à mon juge* (1947) exemplifient, eux aussi, le cas de l'homme en proie au doute quant à ce qu'il est et à ce qu'il vaut. Leur doute naît de la même prise de conscience : ils ont été ce que leurs mères respectives voulaient qu'ils soient. François Mahé satisfait son besoin de reconnaissance dans l'illusion d'une aventure avec une jeune fille dans la misère, puis illustre cette forme extrême de renoncement à la reconnaissance qu'est la fusion avec l'univers matériel, ici concrétisée dans une mort par noyade. Quant à Charles Alavoine, il est de ceux dont la quête de reconnaissance entraîne une rupture brutale avec le cercle familial : Charles s'éprend lui aussi d'une jeune fille désemparée, mais, au contraire de François Mahé, il ne vit pas son amour par procuration. Ce qui le poussera au crime, c'est son incapacité à admettre que Martine, sa jeune maîtresse, ait, avant de le connaître, manifesté à d'autres que lui la reconnaissance amoureuse dont il a éperdument besoin. Sa lettre au juge Comélieu est une ultime tentative d'être reconnu, – comme criminel responsable cette fois –, tentative que, d'avance, il croit vaine puisqu'il se suicide en prison.

Comme Charles Alavoine, François Combe, comédien en mal d'emploi et mari trompé, « souffr(e) inconsciemment d'être pris pour un homme quelconque, voire d'être aimé comme un homme quelconque » par Kay, rencontrée par hasard dans un bar de Manhattan (*Trois chambres à Manhattan*, 1946). Elle a autant besoin de lui que lui d'elle, mais il voudrait une impossible exclusivité : être tout, avoir toujours été tout pour elle. Son amour s'empoisonne des obsessions de l'enfant qui n'est pas unique et qui estime avoir de bonnes raisons d'être jaloux.

Ce qui fait défaut à Frank Friedmaier, c'est la considération d'une mère et d'un père. Le protagoniste de *La neige était sale* (1948) ira jusqu'au bout de l'abjection avant de comprendre que ceux aux yeux de qui il voulait être quelqu'un n'avaient de valeur pour lui qu'à défaut de juges dignes d'estime. Il les trouvera et, grâce à eux, il pourra accepter paisiblement le châtement de ses crimes.

Crime impuni (1954) est un roman à substrat autobiographique où sont déclinées à peu près toutes les variantes du refus de reconnaissance et toutes les conduites de défense sociale face à ce refus. Elie Waskow et Michel Zograffi, d'abord deux étudiants puis deux hommes d'âge mûr que tout oppose, mais qui sont pareillement en manque d'estime, voire de considération, s'échangent les rôles du demandeur de reconnaissance et de celui qui rejette cette demande.

« C'est lui qui a refusé de vous voir. » Cette phrase banale par laquelle un policier signifie à Dave Galloway, qu'aux yeux de son fils, Ben, fugueur et criminel, il n'a plus d'existence, est une des plus terribles de *L'Horloger d'Everton* (1954). Galloway s'inquiétait de l'image que l'adolescent avait de lui, son père ; il comprendra

que le refus de Ben doit s'interpréter comme la manifestation de sa volonté de jouer, à son tour, son rôle dans une sorte de tragédie familiale.

Le Chat (1967) exemplifie l'incapacité de reconnaissance réciproque de deux vieux époux mal assortis, confits dans les habitudes de leurs milieux d'origine respectifs. Tout oppose le fils de maçon devenu inspecteur des travaux et l'héritière oisive d'une bonne famille bourgeoise : leur façon de manger, de s'habiller, de se meubler, de dormir, de passer le temps et, nul ne s'efforçant de reconnaître l'autre, l'opposition tourne à l'affrontement sans merci.

Je viens d'évoquer une quinzaine de romans, mais la question de la reconnaissance est omniprésente dans l'univers fictionnel simenonien. Pourquoi donc le romancier est-il obsédé par cette question-là ? J'avance quelques hypothèses.

Faute de témoignages directs en nombre suffisant, on ne peut dire grand-chose de la préférence qu'aurait accordée la mère de Georges à son fils cadet, Christian, mais l'élimination presque radicale de Christian dans les écrits autobiographiques et la fréquence du thème du frère ennemi, rival ou dangereux dans l'œuvre romanesque peuvent s'interpréter comme un meurtre imaginaire, par le moyen de la littérature, un meurtre dont le motif serait la jalousie. Avoir été et puis n'être plus l'unique objet des soins maternels : la blessure est parfois inguérissable et beaucoup d'indices portent à croire que, dans le cas de Simenon, elle n'a jamais guéri. Sans doute était-elle ravivée par ce que le petit garçon frustré considérait comme d'injustes témoignages de prédilection. De telles marques de favoritisme, s'agissant d'enfants d'âge proche, font généralement naître, dans le chef de celui qui ne les reçoit pas, un doute quant à sa propre valeur et un ressentiment envers le parent qui a marqué sa préférence. Or, le propre du ressentiment est la conjugaison du désir de vengeance et de l'impuissance ou de l'impossibilité d'entreprendre une action vengeresse, impuissance ou impossibilité qui aggrave la perte d'estime de soi.

S'il a peu parlé, de manière explicite, des sentiments douloureux engendrés par la prédilection de sa mère, Henriette, pour son frère Christian, Simenon a, en revanche, témoigné plusieurs fois du fait que cette mère se déclarait insatisfaite de lui. Le mécontentement maternel a engendré chez l'enfant « un manque de confiance en lui, un sentiment de culpabilité, de dépréciation de l'image de soi ».

Ce défaut d'estime de soi dont la mère porte la responsabilité perdue chez l'adolescent puis chez l'adulte, car le père ne fait pas contrepoids. Il était, ce père, un homme trop fondamentalement quiet, trop profondément satisfait de son lot, pour prêter l'attention nécessaire à l'inquiétude et aux demandes de reconnaissance des siens. Trop tranquille, trop content, Désiré Simenon, de ce qui lui était échu pour songer, notamment, à compenser, par des marques de satisfaction les témoignages d'insatisfaction dont la mère accablait son aîné. Et plus tard, lorsque, dans la maison envahie par les étudiants auxquels Henriette louait des chambres, Désiré a préféré sacrifier à l'entreprise d'émancipation économique de sa femme le confort de son foyer plutôt que les apparences de l'entente conjugale, lorsque Désiré a supporté toutes les intrusions en s'abstenant de s'emporter contre une épouse qui le soumettait en fondant en larmes, le père a insidieusement perdu, dans l'esprit de l'enfant, tout pouvoir de compenser les refus de reconnaissance maternels.

Henriette Simenon est écartelée par deux désirs incompatibles : celui d'être l'épouse tranquille que désire le tranquille Désiré et celui de devenir une femme financièrement indépendante, une femme à l'abri du besoin « en cas de malheur ». Elle est l'incarnation de ce que la mentalité petite-bourgeoise du début du XX^e siècle peut

avoir à la fois de crispé et de dynamique, de soucieux du qu'en-dira-t-on et d'avidement de promotion. Henriette veut qu'on dise d'elle : « C'est une bonne épouse et une bonne mère » et, tout à la fois, qu'on reconnaisse son effort pour gravir un échelon de l'échelle sociale en accédant à la situation de petite propriétaire, louant des chambres à des étudiants. Cela étant, le moindre écart du rejeton, c'est le risque du reproche majeur adressé à la maman : celui de ne pas « savoir tenir ses enfants ». Dès lors, l'enfant se trouve, pour ainsi dire, voué à décevoir sa mère, car très tôt, à l'école ou en famille, Georges constate que les brancards dans lesquels il est prié de ne pas ruer sont pourris par l'inéquité, faits de mépris et de mensonge. Très tôt la souffrance provoquée par le rejet se complique et s'empoisonne du non-dit ou de la tromperie sur les raisons profondes pour lesquelles Henriette refuse d'accorder à son fils la valeur qu'il espère. Elle ne peut pas lui déclarer tout de go : « Tu me déçois parce que tu es incapable de t'illusionner et de te montrer docile, hypocrite plus que moi-même ou, tout au moins, autant que moi ». Elle ne peut lui dire : « Je ne te fais pas confiance parce je te sais capable de claironner ce que je ne veux pas entendre, ce que je ne veux même pas savoir ».

Faute de pouvoir dire avec franchise pourquoi elle ne peut se fier à son fils, Henriette exprime de tout autres reproches, notamment des reproches imprégnés de morale sexuelle répressive. Elle culpabilise là où la résistance à la culpabilisation sera, pense-t-elle, la moindre. Le jeune Georges prend alors conscience du fait que la reconnaissance maternelle est conditionnée par le respect d'une exigence de soumission à cette morale répressive qui le voue à demeurer à jamais l'enfant, l'*infans*, celui qui est incapable de parler, de dire « je ». De donner issue à son désir. De s'affirmer. De se poser en s'opposant.

Les années de scolarisation multiplient, pour chaque enfant, pour chaque adolescent, les chances d'obtenir les témoignages de reconnaissance qui lui ont manqué, mais aussi les risques de se voir confirmer le défaut de valeur qu'on lui signifie dans le cercle familial. Ces chances comme ces risques sont eux-mêmes fonction de la valeur reconnue par l'élève à ses maîtres. Ce qu'a dit Simenon de son expérience scolaire porte à croire que les marques de reconnaissance dont il a pu bénéficier en tant que bon élève n'ont pas fait contrepoids aux rejets maternels, car il n'estimait guère ceux qui l'instruisaient. Non pas qu'ils connaissaient mal ce qu'ils enseignaient, mais parce qu'il retrouvait dans leur comportement l'hypocrisie de sa mère et son respect de principe pour les gens haut placés sur l'échelle sociale. Pour le jeune Simenon, la scolarité a été bien moins une occasion de renforcer l'estime de soi qu'une occasion d'affermir sa conviction que les adultes vivent dans le faux-semblant, qu'ils s'accommodent bien de la transgression des principes qu'ils proclament, qu'ils sont plus sensibles à la condition sociale qu'à la valeur de l'individu.

Au demeurant, en ce début du XX^e siècle, l'exceptionnelle prolongation de la scolarité était, en elle-même, pour les enfants issus de milieux modestes, une forme de reconnaissance de leur valeur. En si piètre estime que Simenon ait tenu la plupart des « bons pères » qui l'instruisaient, si humiliante qu'ait été pour lui la condition d'externe à demi-tarif que sa mère avait réussi à obtenir en jouant de ses relations dans le milieu clérical et en plaidant l'impécuniosité, il est peu vraisemblable qu'il n'ait retiré aucune satisfaction personnelle de son appartenance à l'« élite » poursuivant des études et, plus particulièrement, de la reconnaissance de ses « dons » en matière d'expression écrite. Or, même à cela – à ce peu-là – il va renoncer, de lui-même.

Parce que ce n'est décidément pas assez pour supporter plus longtemps l'endoctrinement catholique – la répression sexuelle en particulier – où il entend l'écho de la voix maternelle. Et également parce que cela ne suffit pas à atténuer son sentiment de n'être pas « à sa place », à la place qu'il aurait, de son propre chef, décidé d'occuper. Les deux raisons sont inextricables, elles s'enracinent dans le même désir d'échapper à une mère étouffante et invincible. L'école chrétienne ne peut pas, pour Georges, tenir lieu d'échappatoire : c'est Henriette qui l'y a placé, et pas n'importe comment : dans une insupportable position d'assisté, astreint à une humble reconnaissance ; les grandes orgues morales qui résonnent au collège amplifient et solennisent le discours de sa mère sur la souillure corporelle et, dans le discours de l'institution, Georges entend les mêmes fausses notes que chez lui, car ce discours couvre les mêmes compromissions avec ceux qui, pour avoir un nom, de l'argent – l'un et l'autre parfois –, sont dispensés de faire la preuve de leur valeur personnelle.

La conduite d'auto-exclusion qu'adopte le jeune Simenon en mettant fin à ses études est l'une des manières de réagir au refus de reconnaissance et à l'assignation d'une place où l'on estime ne pas pouvoir obtenir la reconnaissance souhaitée. Cette première auto-exclusion – immédiatement suivie de la quête frénétique d'une situation nouvelle – est une conduite cruciale dans l'existence de Georges Simenon. Une conduite qu'il adoptera à plusieurs reprises, notamment en 1923, au moment où il quitte sa ville natale et son poste de journaliste à *La Gazette de Liège* ; en 1924, quand il renonce à son emploi de secrétaire auprès du marquis de Tracy pour vivre de son talent de conteur ; en 1934, lorsqu'il saborde le navire du roman policier grâce auquel il a abordé aux rives de la célébrité et se lie avec l'éditeur Gallimard ; vers 1944-1945, quand il abandonne son projet du grand roman-chronique que devait être *Pedigree*, quitte Gallimard pour Nielsen et la France pour les Etats-Unis ; en 1973 enfin, lorsqu'il met fin à l'écriture des romans... pour se lancer bientôt dans l'entreprise des *Dictées*.

L'auto-exclusion est aussi et surtout une conduite que l'écrivain ne cessera de privilégier dans l'expérience imaginaire des fictions. Très nombreux sont les personnages qui décident, à un moment ou à un autre de leur vie, de tirer leur épingle du jeu. Ils cessent de jouer dans une partie où ils ne peuvent espérer obtenir les marques de reconnaissance qu'ils souhaitent parce qu'ils n'ont pas librement décidé de jouer dans ce jeu-là.

Nombreuses aussi sont les modalités de l'auto-exclusion : la création romanesque décline les tentations et les tentatives qui ont été celles de l'adolescent après sa rupture avec l'école. Pour Joseph Timar (*Le Coup de lune*) ou Walter Higgins (*La Boule noire*), s'exclure consiste à dénoncer publiquement l'iniquité des « notables ». Pour Jean Cholet (*L'Ane rouge*), cela consiste à faire scandale, à fuir ses parents, à commettre des fautes professionnelles puis à abandonner son emploi. Joseph Dupuche (*Quartier nègre*) et Oscar Donadieu (*Touriste de bananes*) rompent avec le monde civilisé des Blancs. Hans Kupérus (*L'Assassin*), criminel dont la culpabilité ne peut être établie, s'expose à la réprobation sociale en rejetant tout conformisme. Joris Terlinck (*Le Bourgmestre de Furnes*) ajoute le suicide politique au camouflet à la morale des « bien-pensants ». Pour François Mahé (*Le Cercle des Mahé*), l'auto-exclusion est radicale : c'est le suicide tout court. Pour Norbert Monde (*La Fuite de Monsieur Monde*), c'est la disparition sans laisser d'adresse et l'errance dans un monde interlope. Pour Charles Alavoine, l'auto-exclusion consiste, d'abord à abandonner femme, enfants et clientèle bourgeoise ; ensuite, ayant constaté l'impossibilité d'une

nouvelle vie, à commettre un crime qui oblige la société à l'exclure ; enfin, dans le risque d'une méprise sur ses mobiles et son but, à s'éliminer lui-même.

La mise en évidence du thème de la reconnaissance est de nature à faire voir l'actualité de l'univers romanesque de Simenon, en dépit du fait que cet univers, peuplé d'individus pris dans un réseau très serré de rôles et de normes, soit incontestablement daté, d'un point de vue psychosociologique. La « dépression » de l'individu contemporain est, comme l'a remarquablement soutenu Alain Ehrenberg dans *La Fatigue d'être soi*, due à une surcharge de responsabilité dans un état social où le modèle disciplinaire de gestion des conduites a cessé d'avoir cours ; la « névrose » des anti-héros simenoniens est, elle, provoquée par leur incapacité d'échapper à ce modèle-là. Mais cette incapacité ne tient pas seulement à la solidité et à la force de coercition des rôles et des normes. Elle tient aussi à un manque d'estime de soi, résultant d'un défaut de reconnaissance. De reconnaissance maternelle surtout, chez Simenon.

C'est cela même – ce manque d'estime de soi provoqué par un refus de confirmation de la valeur personnelle – qui apparente la « névrose » simenonienne et la « dépression » de l'individu contemporain. Bien entendu, le refus affectant ce dernier n'est pas toujours le fait d'une mère : ce peut être celui d'un père et c'est sans doute plus souvent, à l'heure actuelle, celui d'une instance qui ne confirme pas l'évaluation *trop* positive des parents. L'individu contemporain, qui n'en peut plus de sa liberté et de sa corollaire responsabilité, est très fréquemment un homme doutant de lui. Faute d'avoir eu, au fil d'une adolescence prolongée, à choisir et à assumer des choix susceptibles de valorisation. Faute également d'avoir reçu, d'instances diverses, des confirmations *convergentes* de sa propre valeur.

Le moment du choix, celui où s'exerce la liberté de l'homme « en situation », comme disait Sartre, brille par son absence dans l'œuvre romanesque de Simenon et cela la rend, à la fois, très actuelle et très peu contemporaine de celles de ses confrères, dans les années 30 à 60. Dans la plupart des romans de Gide, de Mauriac, de Malraux, de Bernanos, de Montherlant, de Green, de Sartre, de Camus, abondent les passages correspondant à un débat sur l'action. Occasion d'une mise en question des valeurs et des principes. Occasion d'une prise de conscience de la liberté et de la responsabilité. Les personnages de Simenon agissent, eux, sans vraiment choisir, sans avoir jamais le sentiment d'exercer leur libre arbitre.

L'auto-exclusion dont je viens de parler n'est donc pas, à proprement parler, une *option*. Ce n'est pas une action dont la libre intentionnalité l'emporte sur la somme ou le produit des mobiles qui ne sont pas élucidés, ou qui ne le sont qu'insuffisamment. Le protagoniste sait ce qu'il ne veut plus, non pas ce qu'il veut. Il opère un déplacement, il change de place, espérant un mieux-être, mais en l'absence de débat moral, en l'absence d'une pesée du pour et du contre sur la balance de la responsabilité, ce qui résulte de son entreprise de changement est, sinon toujours dérisoire, toujours voué à le décevoir, à plus ou moins court terme.

Dans ce roman majeur qu'est *Lettre à mon juge*, la peur qui taraude Charles Alavoine d'être un criminel incompris, cette peur qui lui fera préférer le suicide au jugement, s'ancre dans le défaut de sa propre réflexion. Il sait confusément pourquoi il a tué sa jeune maîtresse, confusément il perçoit le réseau des raisons qui l'ont conduit au crime, mais il échoue à (se) les dire avec la clarté qui conviendrait, il échoue à se voir comme un homme libre. Tout bonnement parce que libre, autonome, à même de se dicter une loi, il ne l'a jamais été comme peut l'être un individu qui s'estime soi-même, ayant bénéficié des témoignages nécessaires de la reconnaissance d'autrui.